

immuable blessure, mais puisant dans sa douleur secrète la force du dévouement et du sacrifice.

Landry venait d'entrer en loge.

Au moment où il embrassa Clotilde pour la dernière fois, il semblait très ému :

— Bon courage ! lui dit-elle, M. Armadieu affirme que tu es le plus fort de ses élèves, et que tu ne saurais échouer.

— Dieu le vouille ! répondit-il.

— D'ailleurs, si tu ne réussissais pas cette année, ne pourrais-tu te présenter l'an prochain ?

— Où serons-nous et que serons-nous l'an prochain, Clotilde ! Je suis de la nature des oiseaux qui prédisent l'orage. Comme le tyran de Samos je n'ai point jeté mon anneau à la mer, mais j'ai rendu aux autres le plus de services possible afin de mériter un peu de sympathie si le malheur nous atteint quelque jour. Le sol est mouvant sous nos pieds. Si je réussis, mon avenir est fait, et je serai certain de pouvoir sauver la famille si quelque malheur l'atteint. Mais enlèverai-je le prix ? Le sujet proposé sera-t-il dans mes moyens ? Le comprendrai-je d'une façon suffisante ? Parviendrai-je à le rendre comme je l'aurai senti ? Je ne vis pas depuis que l'heure de cette lutte approche.

— Je prierai pour toi, dit Clotilde, et je ne prierai pas seule.

Le jeune homme secoua la tête.

— Tu cherches à me consoler, dit-il.

— As-tu renoncé à toute espérance ?

— Il m'en a grandement coûté, et parfois encore je me prends à croire qu'un jour Amicé comprendra que je l'aime trop pour qu'elle ne me le rende pas un peu.

— Pourquoi gardes-tu le silence à l'égard de ma tante et de ma cousine ?

— Pour plusieurs raisons. En ce moment ni mon père ni ma mère ne consentiraient à mon mariage avec Amicé. Je suis l'héritier présomptif d'une grosse fortune, un dauphin de la finance. Notre mère creuse un abîme entre la famille de mon oncle et la nôtre. Le chef de bureau leur paraît un très petit personnage, il semble que nous ne les voyions que par condescendance. Que veux-tu ! Nous n'y pouvons rien. Heureusement mon oncle Paulin, sa femme, et Amicé connaissent le fond de notre pensée à tous deux. Je ne puis donc tenter de disputer ma cousine soit à son indifférence soit à une pensée étrangère. Si je dois être heureux avec elle, et par elle, ce ne sera jamais que s'il nous arrive une catastrophe, et cette catastrophe je ne puis la désirer. Ni mon père ni ma mère ne sauraient désormais se contenter de la médiocrité. Restons enfants de millionnaires, Clotilde ! Ma fidélité touchera peut-être Amicé quelque jour.

— M. Raymond Armadieu nous donnera-t-il de tes nouvelles ?

— Il viendra vous parler de moi, voilà tout.

— Je l'ai trouvé triste, l'autre jour.

— Plus que triste, sombre.

— A-t-il donc éprouvé un chagrin ?

— Oui, Armadieu, le plus grand artiste et le plus grand cœur que je connaisse, a souffert de la désertion d'un de nos camarades. Il s'y attendait et cependant il n'a pu se défendre d'en éprouver une peine véritable. Tu le sais, ses élèves sont ses enfants, sa famille. Il s'attache à nous par les liens sacrés du cœur et de l'intelligence. Pendant des années il donne à chacun de ceux qui reçoivent ses leçons une part de son âme. Il y a de son côté, adoption morale. S'il hésite longtemps avant d'admet-

tre un nouvel élève, dès que celui-ci fait partie de la phalange, Armadieu lui prodigue son esprit, son dévouement, tout ce qu'il possède de force intellectuelle, de tendresse virile. Il ne nous suis pas seulement pendant les heures que nous consacrons chez lui au travail, il se croit le droit de nous conseiller, de nous guider au delà de l'atelier. Aussi, lorsque dans le bataillon de ceux qu'il forma pour l'art survient une désertion, il souffre cruellement, et ne dissimule pas ses regrets.

— Qui dono a quitté l'atelier ?

— Jean Bruk.

— Ce camarade que tu paraissais aimer ?

— Je ne l'aimais pas, je ne pouvais pas l'aimer. Comme mon vénéré maître j'essayais de l'empêcher de glisser sur une mauvaise pente. Mais l'impulsion étant donnée, il a roulé... Jean Bruk est perdu. Il gagnera peut-être de l'argent, le plus ou moins d'écus sonnant dans la bourse n'y fait rien, il ne se relèvera jamais. L'âme abaissée, l'âme qui a brisé ses ailes et qui s'est vautrée dans la fange, garde une indélébile flétrissure. Le Jean Bruk à qui je prêtais un louis l'an passé, vend ses dessins le prix qu'il veut. On a fondé un journal satirique dont il fait la fortune. Dans cette feuille on conspuie la religion, la justice ; on raille les hommes intègres, on essaie de déverser du ridicule sur les choses les plus saintes. Ces pages immondes accrochées aux portes des marchands de journaux, attachées à la ficelle des étalagistes, exposées à toutes les vitrines, à tous les kiosques, composent maintenant le Musée populaire. La femme et l'enfant y prennent des leçons d'impudeur. On jette à terre ce qu'ils adoraient, on les raille d'y croire. La mère doit entraîner plus vite sa fille quand elle passe devant ces gravures immondes qui souillent le regard et l'esprit. Et c'est à l'aide de ce moyen que Jean Bruk est riche. Lui qui geucisait jadis l'argent d'un bock, sème l'or à pleines mains, et mène une vie de folles lugubres. Je l'ai rencontré l'autre jour sur le boulevard, il est venu à moi la main tendue, mais je n'ai point avancé la mienne. Il m'a parlé alors des dettes contractées, dans le temps de sa pauvreté ! " Si vous croyez me devoir quelque chose, lui ai-je répondu, venez en aide pour une somme égale, à un camarade malheureux. " — Et nous avons suivi chacun notre route. Quand Armadieu viendra voir notre mère, sois aimable et bonne pour lui, c'est un grand cœur.

— Ne suffit-il point qu'il t'aime !

Landry embrassa Clotilde.

— Adieu, mignonne ! n'oublie point ta promesse, prie pour moi, et demande à Amicé un souvenir devant Dieu.

Le frère et la sœur semblaient avoir peine à se quitter, et le pressentiment leur vint à tous deux qu'avant l'heure où ils se retrouveraient, une profonde douleur les aurait atteints.

Et comme si cette assurance devait leur devenir une grande consolation, Landry dit à sa sœur :

— Nous nous aimons bien ! n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle, profondément.

Ils se séparèrent, Landry le cœur ému, Clotilde en essayant une larme.

Ce fut avec un sentiment de crainte mêlé de respect, que Landry entra en loge.

Le sujet proposé pour le concours était le « Retour de l'Enfant prodigue. » Sous ce rapport, du moins, le jeune homme s'estimait satisfait. Mais à mesure qu'il approfondissait davantage cette magnifique parabole, elle lui paraissait plus difficile à traduire.